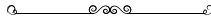


CAMILLE VERSI

RÉSEAU
ROYAL
TOME 2
RÉVOLUTION

CHÂTEAU
D'ÂMES



AVERTISSEMENT

Ce deuxième tome de *Réseau Royal* est plus sombre que le premier, et comporte notamment des scènes de violence physique et de détresse psychologique susceptibles de heurter les lectrices et les lecteurs les plus sensibles.



PRÉCÉDEMMENT



Versailles, de nos jours. La Révolution n'a jamais eu lieu ; la France est toujours une monarchie. Mais les technologies, elles, ont évolué de manière semblable à ce que nous connaissons. Lorsque le roi François IV meurt brutalement lors d'une réception, Julie le découvre sur Réseau Royal, le réseau social qui a pris une importance majeure dans la vie de tous. Choquée mais pas surprise, elle reçoit peu après la visite de son oncle, qui lui indique que le temps de passer à l'action est venu. Elle s'introduit à Versailles en tant que servante, et est affectée au service de Catarina, sœur aînée du roi d'Espagne, et de sa cousine Alba, qui viennent d'arriver de Madrid. Les deux jeunes femmes ont leurs propres secrets : si elles ont quitté leur pays, c'est en fuite, l'infante ayant manqué d'être assassinée.

À la mort de François IV, c'est Louis XX, son fils, qui accède au trône – pour lequel il n'est pas préparé. Malgré tout, ses ministres le sollicitent immédiatement, la continuité du pouvoir devant être assurée. Parmi eux, Marc Sallemont, créateur de Réseau Royal, aide Louis à se connecter au compte réservé au monarque sur



l'application. Par erreur, Louis fait passer un inconnu, Thomas, au statut Poussière, le plus bas de Réseau Royal – une dégradation qui a des conséquences majeures sur la vie de l'intéressé, lequel perd successivement sa petite amie, son travail et la confiance de ses amis.

Poussé par son Conseil à prendre une première décision qui est censée annoncer symboliquement l'orientation qu'il souhaite donner à son règne, Louis choisit d'écouter son cœur et ordonne le retour à la cour d'Annette de Montaigu, son amour de jeunesse dont son grand-père l'avait séparé par la force. Elle l'aide à surmonter la tourmente émotionnelle qu'il doit affronter, notamment l'enterrement de son père, et son propre couronnement. Cependant, les ministres de Louis ne voient pas d'un bon œil cette relation, peu avisée politiquement : ils préféreraient le voir nouer une alliance avec Catarina. Mais Louis s'en méfie, n'ayant pas oublié la manière dont elle a mis fin brutalement à leur amitié lorsqu'ils étaient adolescents ; de son côté, l'infante conserve bien des secrets, qu'elle a peur de ne pas être en mesure de garder si Louis et elle se rapprochaient.

La situation évolue néanmoins pendant la visite à Versailles du tsar Nikolai IV. Louis le reçoit initialement avec Annette, laquelle commet un faux pas qui compromet l'alliance franco-russe. C'est Catarina qui aide Louis à redresser la situation, ce qui lui fait prendre conscience que ses sentiments pour Annette relèvent surtout de la nostalgie, et que c'est pour l'infante que son cœur bat réellement. Cependant, malgré le baiser qu'ils échangent, Catarina préfère fuir ce que Louis lui inspire.

De son côté, Thomas obtient un rendez-vous chez Réseau Royal pour plaider sa cause ; c'est Marc Sallemont lui-même qui le reçoit. Ce dernier rétablit le statut du jeune homme sur l'application, et lui révèle qu'il est à la tête d'un complot visant à renverser Louis XX, pour gouverner à sa place. Thomas accepte avec enthousiasme de le rejoindre, avec pour mission d'agiter le pays autant que possible – notamment grâce aux faux comptes sur Réseau Royal que Marc lui donne la possibilité de créer.

À Versailles, Julie – la nièce de Marc – est toujours sous couverture, mais elle éprouve de plus en plus de doutes sur le bien-fondé de sa mission, notamment parce qu'elle s'est rapprochée de Catarina et de sa cousine, et a appris à les estimer. C'est elle qui est en première ligne pour reconforter Alba lorsque Matthieu, le développeur de Réseau Royal dont elle s'est éprise, est emprisonné à la Bastille parce qu'il aurait aidé la reine Kerstin de Brandebourg à hacker la version française de l'application ; Julie a conscience qu'en réalité, le jeune homme a sans doute été désigné comme bouc émissaire par son oncle.

Grâce à une vidéo sous-référencée de la mort de son père, Louis comprend qu'il a été assassiné et qu'un complot se trame contre lui. Pensant que Catarina est en danger également, il le lui annonce, et la demande en mariage. Elle le rejette, et Louis croit comprendre qu'elle souhaite la mort de son frère Felipe pour monter sur le trône à sa place – épouser un roi étranger la contraignant à renoncer à ses droits sur la Couronne espagnole. Cette dispute décide Catarina à quitter la France, mais une bombe explose alors qu'elle allait monter dans l'avion. Elle se réveille à l'hôpital et révèle à Louis que Felipe est atteint de mucoviscidose et qu'il va mourir jeune : elle lutte depuis des années pour empêcher son oncle Alfonso de se débarrasser d'elle, ce qui lui ouvrirait le chemin de la Couronne.

Mais alors qu'ils décident de lutter ensemble pour vivre leur amour, ils doivent faire face à l'agitation qui a flambé dans le pays. Marc Sallemont est en effet passé à la dernière phase de son plan, un soulèvement visant à s'emparer de Versailles : il a ordonné à Julie d'introduire un logiciel espion dans les systèmes de sécurité du château, et à Thomas de rassembler une foule contestataire qui se masse devant le palais. Cependant, quand Julie comprend que son oncle a l'intention de faire exécuter Louis et Catarina, elle le trahit, et leur révèle ce qui se trame contre eux. Matthieu est sorti de prison en urgence pour contrer Marc. Ce dernier a tout juste le

temps de conférer des accès d'administrateur à Thomas sur Réseau Royal avant d'être arrêté.

Le lendemain, une manifestation d'une ampleur inédite a lieu devant Versailles, la foule réclamant la démocratie. Les grilles du palais restent cependant fermées. Louis et Catarina réalisent alors qu'ils ne font pas face à un simple complot, mais à une révolution.

CHAPITRE I



LOUIS

Cinq. Quatre. Trois. Deux. Un.

[Vous êtes maintenant en *live* !]

Le message s’affiche une fraction de seconde avant de disparaître, ne laissant plus aucune barrière entre Louis et le gros plan de son visage capturé en direct par la caméra de son smartphone. Il voudrait dégager un air de confiance et de sérénité ; à la place, il ne peut s’empêcher de se trouver fatigué. Il force son sourire à s’élargir avant d’entamer :

— Mes chers sujets...

Instinctivement, son regard est attiré par le compteur en haut à droite de son écran. Le nombre qui s’affiche ne fait que grimper, affolé. Deux cent mille, trois cent mille, cinq cent mille... Autant



de Français qui l’observent en direct, rameutés par la notification qu’ils ont tous reçue, les conviant à se connecter immédiatement à Réseau Royal pour écouter ce que leur souverain a à leur dire. Louis a prononcé trois mots seulement, mais les réactions saturent déjà le tchat. Il défile trop vite pour que le roi puisse le lire – il n’essaie même pas, d’ailleurs, tenant à rester concentré sur ce qu’il a à dire. En revanche, des émojis s’élèvent depuis le bas de l’écran, reflets des réactions que ses sujets ont choisi de sélectionner. Des cœurs, des couronnes, des flammes, des étincelles...

À les voir, on pourrait s’imaginer que la France me plébiscite... ou presque.

Louis n’est pas naïf. Ce *live* est censé donner l’illusion à tous qu’ils font face à un souverain proche de son peuple, décidé à communiquer avec eux un peu comme un ami, de manière informelle – d’où le choix de ce cadrage si centré sur son visage, dans sa propre chambre au château de Versailles. La réalité, c’est que son intervention se fait sous haute tension. Face à lui, hors champ, ce sont une dizaine de techniciens qui s’activent, contrôlant la lumière qui l’éclaire, le prompteur sur lequel le discours qu’il va prononcer doit s’afficher, le micro de taille impressionnante qui capte la moindre des variations de sa voix. Dans la pièce attenante, c’est une autre équipe qui est réunie, chargée quant à elle de la modération des messages et des réactions en direct. Louis préfère ne pas penser à ce qu’ils doivent filtrer, tous ces émojis qu’il ne voit pas et qui racontent sans doute une tout autre histoire que ceux qui ne cessent d’éclater sous ses yeux comme un feu d’artifice continu à sa gloire. Les pouces baissés, les visages furieux ou dégoûtés...

L’expression numérique des révoltés qui, hier seulement, vociféraient leur colère devant le château, attendant en vain que ses grilles s’ouvrent...

— DÉMOCRATIE ! DÉMOCRATIE ! hurlait le peuple.

Le complot de Marc Sallemont a échoué. Mais il a beau être sous les verrous, le vent de révolution qui s’est levé à cause de lui souffle toujours librement dans le pays.

Heureusement, les manifestants ont fini par se disperser, sans doute las de s'égosiller, et à la tombée de la nuit, le silence était revenu à Versailles.

Il n'était pas rassurant pour autant. Il me renvoyait en pleine face à quel point l'avenir de la France est incertain. À quel point mon avenir est incertain...

Louis était épuisé, mais pas question pour lui de se reposer. Il a retrouvé ses ministres, pour élaborer avec eux une stratégie de réponse à la contestation populaire. D'où son intervention préparée en urgence, pour tenter d'apporter à ses sujets des mots rassurants, des mots qui leur montreront qu'il n'est pas le mauvais roi que Marc a voulu leur dépeindre. Que leur bien-être compte à ses yeux, qu'il saura se révéler à la hauteur des défis de la Couronne et s'élever au-dessus de la situation pour que le pays en ressorte grandi.

Ce serait plus simple si j'en étais moi-même convaincu...

Il a une boule dans la gorge, qui l'empêche de poursuivre son discours. Les phrases sont là, sur le prompteur, mais il a la langue sèche. Le technicien le plus proche lui fait un signe impatient, sans doute agacé par ce silence du plus mauvais effet.

Louis s'en détourne. C'est un autre visage qu'il cherche. Catarina... Le long du mur du fond, près de ses ministres, elle l'observe avec intensité. Leurs regards s'accrochent ; dans les prunelles de l'infante, il lit tous ses encouragements muets, sa confiance en lui aussi, plus profonde que celle qu'il s'accorde à lui-même. Il y trouve la force de faire taire les doutes dans son esprit.

Je suis le souverain légitime de la France. Je dois rester droit pour servir de rempart entre le pouvoir et les ambitieux qui cherchent à le conquérir.

— Hier, vous avez exprimé votre mécontentement d'une manière inédite. Ne croyez pas que je sous-estime le mal-être que vous avez exprimé : au contraire, il est de mon devoir de vous écouter. Vous ne vous sentez pas suffisamment reconnus, et pourtant, je vous l'affirme : je pense à vous, à chacun d'entre vous qui appartenez

à la grande famille que représente notre nation. J'ai vos intérêts à cœur, tous autant que vous êtes.

De nouvelles salves d'émojis accompagnent chacun de ses mots. Louis essaie de ne pas se laisser distraire, mais il lui semble qu'il y a de plus en plus d'orange : le symbole des flammes paraît prendre peu à peu le pas sur les autres parmi les réactions. Un effet grégaire comme il y en a souvent sur Réseau Royal.

— Je suis déterminé à ce que nous avancions ensemble vers la prospérité, et je refuserai toujours absolument les discours de haine visant à nous diviser. Au cours des derniers jours, il m'a été fait état d'événements absolument déplorables s'étant produits sur notre territoire. Des agressions, des dégradations, des rassemblements mus par une hostilité excessive... Ceux-ci ne sont pas acceptables. En tant que souverain, je suis garant de votre sécurité. Je m'opposerai fermement à ce que ce pays bascule dans le chaos. Ouvrons le dialogue, oui ; mais croyez en moi, chers sujets, comme moi, je crois en vous pour faire un usage éclairé de votre jugement et de votre raison. Je me tiens disponible pour répondre à certaines de vos questions dès maintenant.

Encore des flammes, toujours plus de flammes pour saluer cette proposition inédite. C'est Catarina qui a suggéré cette idée la veille, au Conseil : prouver la volonté de Louis de se rapprocher de son peuple en poussant jusqu'au bout la logique du *live*. Bien sûr, comme tout le reste de ce direct, ce n'est qu'un jeu d'apparences : les questions auxquelles le jeune roi s'apprête à répondre vont bien émaner de ses sujets, mais n'auront absolument pas été sélectionnées au hasard. L'équipe de modération de la pièce d'à côté est sur les rangs pour les trier sur le volet, et n'envoyer sur son écran que celles pour lesquelles il a une réponse préparée. Le format l'angoisse malgré tout : il aurait préféré limiter autant que possible la part d'inconnu dans son intervention.

Mais je suis le roi. Je n'ai pas le droit d'être lâche.

Un premier rectangle blanc s'affiche au bas de son écran ; une question d'une certaine Éva Jacques :

[Quelles mesures concrètes comptez-vous prendre concernant le pouvoir d'achat ?]

Il réactive son sourire, s'emploie à affirmer qu'il s'agit de l'une de ses priorités et qu'une revalorisation du salaire minimal est à l'étude, tout comme une augmentation des aides de rentrée scolaire et une prime pour tous les employés de la fonction publique. La question suivante porte sur les audiences publiques qu'il accorde mensuellement à Versailles : il déclare qu'il y est plus attaché que jamais, et qu'il ne compte pas se couper du contact avec son peuple, surtout dans un moment comme celui-là.

Ses réponses s'enchaînent : sur l'éducation, le positionnement de la France au sein de la Ligue des royaumes d'Europe, la gestion des administrations locales... Il s'efforce de se montrer toujours optimiste, serein, s'engage à rencontrer personnellement des représentants de divers groupes d'opinion dans les plus brefs délais. Il n'annonce rien de vraiment inédit – en vingt-quatre heures, ses ministres n'ont pas eu le temps de réellement définir une politique pour la suite –, mais il espère que cela suffira à apporter un peu d'apaisement aux esprits échauffés de ses sujets...

Finalement, il ne s'en sort pas si mal. Il se détend de question en question. Son sourire se fait même sincère lorsque, de la part d'une femme au statut Argent, Pétronille Lalande, sa modération fait passer une interrogation pleine de sollicitude, qui le touche :

[Comment allez-vous, Votre Majesté ? N'êtes-vous pas trop ébranlé par les derniers événements ?]

Il hoche la tête avant de répondre :

— Tout d'abord, merci de vous en préoccuper, Pétronille. Je vais bien, vous pouvez le constater. Un peu de fatigue ne m'abattrait pas ! Ma détermination à donner le meilleur de moi-même pour gouverner la France comme elle le mérite reste intacte.

Il espère que son clin d'œil de connivence lui attirera des sympathies ; en tout cas, les émojis s'élèvent en nouvelles gerbes au bas de son écran. Il est presque au bout de la durée prévue pour son *live* : quelques minutes encore. Peut-être une ou deux questions auxquelles répondre, pas plus. Il inspire en attendant la suivante.

[Où est Marc Sallemont ?]

Son souffle se bloque. Il blêmit ; rien qu'une seconde, mais la caméra de son smartphone est impitoyable : l'instant a été capturé, diffusé en direct sur tous les téléphones du pays.

Qu'est-ce que c'est que cette question ?

Elle n'aurait pas dû être posée : elle faisait partie de la liste de celles que son Conseil avait sciemment décidé de laisser de côté. Comment a-t-elle pu passer les filtres de modération ? Erreur d'inattention d'un membre de l'équipe ? Ou bien malveillance active ? Les techniciens sont censés avoir été triés sur le volet, mais un traître à la Couronne peut s'être glissé parmi eux, indétectable.

D'un coup, cela dissipe brutalement les illusions auxquelles Louis s'était pris malgré lui à croire. Non, les Pétronille ne sont pas majoritaires dans le pays ; ce n'est pas la bienveillance qu'il inspire, mais la haine. S'imaginer le contraire, c'est se voiler la face...

Il n'a aucune réponse préparée concernant le sort de Marc, mais il est inconcevable qu'il ne s'exprime pas : ce serait pire que mieux. Du coin de l'œil, il distingue ses ministres en train de s'activer, paniqués. Pierre de Chantilly a l'air de griffonner quelque chose sur un carnet, probablement pour tenter de lui faire lire quelque chose en urgence afin de l'orienter, mais Louis est lucide : il n'a pas

le temps d'attendre ses indications. Alors il décide d'improviser, à partir du discours officiel que son Conseil avait envisagé de diffuser un peu plus tard, quand la tension dans le pays serait un peu retombée :

— Malheureusement... nous sommes sans nouvelles de Marc Sallemont depuis vingt-quatre heures, ainsi que de sa femme Cécile et de sa fille Marie. Je ne vous cache pas que j'en suis très inquiet, et je crains qu'ils n'aient pu être molestés dans les troubles d'hier. Soyez assurés que tous les moyens sont mis en œuvre pour découvrir ce qui leur est arrivé. En attendant, mon équipe ministérielle est réduite à cinq conseillers : Pierre de Chantilly, Valérie de Noailles, Anne de Mortemart, mon oncle Jean de Berry et monseigneur le cardinal d'Avignon. Quant à la présidence de Réseau Royal, Julie Morleux, la nièce de Marc Sallemont, la reprendra par intérim.

Louis se fend d'un rictus crispé. Dans le fond de la pièce, ses ministres n'ont pas l'air trop catastrophés par sa performance : c'est déjà ça. Et Catarina hoche la tête doucement, ce qui l'aide à retrouver son calme.

En revanche, le bas de son écran est devenu un brasier. Les émojis flamme ont noyé tout le reste, se déversant depuis le tchat en un flux continu qui, paradoxalement, fait courir un frisson glacé le long de son échine.

Car d'un coup, il n'y perçoit plus la marque de soutien que son équipe de modération y voit sans doute. Mais un message bien plus acide, seule expression de contestation à laquelle son peuple en est réduit puisque toutes les autres lui sont étouffées. Non le feu de l'enthousiasme, mais une promesse, menaçante.

Celle d'un incendie qui viendra bientôt brûler ma couronne... et moi avec.

THOMAS

— ... et il ne me reste plus qu'à vous remercier de m'avoir écouté aujourd'hui. Ensemble, clamons-le : vive la France !

Brûlant de colère, Thomas a encore le temps de bombarder le *live* de Louis XX d'une salve de flammes avant que la vidéo ne se coupe.

Vive la France ? Pas la tienne, en tout cas. Pas celle de l'injustice et du pouvoir inique, pas celle qui dépérit à l'ombre de ta Couronne... Celle-là sera bientôt mise à bas, et le peuple en reconstruira une nouvelle sur ses cendres.

Le jeune homme inspire, pose sur son bureau son smartphone à l'écran devenu noir, puis se laisse aller en arrière dans son fauteuil. Aussi insupportable qu'il ait été pour lui d'observer en direct ce souverain qu'il abhorre se pavaner et prétendre que la situation est sous contrôle au mépris de l'évidence, une part de lui jubile. Quatre mots, quatre petits mots, et l'assurance de Louis XX, ignoble d'aveuglement, s'est fendillée. Thomas ne l'a pas ratée, sa pâleur lorsqu'il a découvert sa question à l'écran, la manière dont les mots se sont confondus dans sa bouche au moment d'improviser une réponse.

Où est Marc Sallemont... Tu ne t'attendais pas à ce qu'on te demande des comptes face au pays tout entier, hein, cher souverain ?

Le cœur de Thomas, emballé par sa propre hardiesse, n'a toujours pas retrouvé son rythme normal. Il ne pouvait pas accepter que Louis XX s'en tire avec un discours si lisse, et des interrogations si manifestement passées à travers le filtre de la censure pour ne conserver que les plus aseptisées. Alors il a pris sa décision : employer les pouvoirs que le fondateur de Réseau Royal lui a laissés sur l'application avant son arrestation précipitée pour se fendre d'un coup d'éclat en son nom. En quelques secondes, il a basculé de son propre compte sur l'un de ceux qu'il a créés en masse ces dernières semaines, lorsqu'il se donnait corps et âme dans la bataille en ligne

pour pousser les Français à l'insurrection. Il a tapé sa question, puis il a utilisé l'interface secrète à laquelle il a désormais accès pour lui attribuer la validation censée être délivrée par l'équipe de modération, ainsi que le rang de priorité maximale afin qu'il soit certain qu'elle serait placée sous le nez de Louis XX.

Il n'étouffera pas cette affaire, oh, non. Il est fini, le temps où les rois se contentaient de faire disparaître toute opposition gênante. Les ombres se lèvent, et elles demandent réparation.

Quand Thomas y réfléchit, il ne voit que deux destins possibles pour Marc Sallemont, aussi révoltants l'un que l'autre : ou bien il a été jeté au fond d'une geôle anonyme pour y croupir, oublié de tous, ou bien il est déjà mort, abattu comme un chien malgré tout ce qu'il a fait au service de la France. Le jeune homme et son mentor avaient leurs désaccords, mais ce qui est certain, c'est qu'imaginer la manière dont Marc a été brutalisé le révolte. Il se souviendra toujours que c'est lui qui a redonné un sens à son existence, en le tirant de l'ostracisme dans lequel il avait plongé lorsque Louis XX l'avait réduit au statut Poussière ; mais surtout en lui proposant d'œuvrer avec lui à l'avènement d'une société plus juste.

Je continuerai ce combat pour lui. Malgré la peur, malgré les difficultés.

Il lui faudra trouver les ressources pour se remobiliser ; rassembler le mouvement contestataire dont la tête pensante a été tranchée avec l'arrestation de Marc. Il lui faudra aussi louvoyer pour éviter que le pouvoir royal ne le prenne pour cible à son tour. Mais il s'en sent capable ; plus encore, il a le sentiment qu'un courant plus puissant que lui le transcende, celui des héros nés pour infléchir la trajectoire de l'Histoire ; que tout le reste de son existence n'était qu'un prélude à ce moment où il révélera enfin sa vraie valeur.

Prends garde, Louis XX, car ton heure a sonné... Et maintenant, voici venir la mienne.

JULIE

Clac. Clac. Clac.

Le hall de Réseau Royal est noir de monde, et pourtant, il y règne un silence pesant, dans lequel chacun des pas de Julie cingle beaucoup trop fort, ses talons heurtant le sol poli foulée après foulée. Une part d'elle, naïve, ne peut s'empêcher de se dire que s'ils faisaient un peu moins de bruit, juste un peu, alors l'attention dirigée vers elle serait moins vivace.

Mais elle sait que ce n'est qu'illusoire. Tous ces regards seraient braqués sur elle quoi qu'il arrive. Ces yeux scrutateurs, dubitatifs, impitoyables, couvrant tout le spectre de la curiosité à l'hostilité.

Ma vie entière, je l'ai passée dans l'ombre, d'abord de l'hôtel particulier de mon oncle, puis des couloirs de Versailles. Brusquement... me voilà projetée sur le devant de la scène.

Le cœur battant, elle essaie de se répéter que ce n'est qu'un rôle de plus à jouer. Elle a troqué l'uniforme des servantes du château, cette robe couleur crème à liserés rouges derrière laquelle elle se dissimulait pour espionner, contre un autre, celui de la femme d'affaires. Ce matin, deux de ses anciennes collègues se sont présentées à la chambre qu'elle occupe depuis les événements qui ont bouleversé sa vie et le destin du pays. Elles lui apportaient un tailleur blanc de créateur, qu'elles l'ont aidée à enfiler – ce que la jeune femme a trouvé incongru, après des mois à occuper leur place, assistant Catarina et Alba avec leurs tenues. Elles ont ensuite coiffé ses cheveux en un chignon élégant, destiné à lui donner un port de tête altier, et l'ont maquillée : avec sa bouche pourpre bien dessinée et le noir autour de ses yeux, Julie semble avoir pris cinq ans en quelques minutes.

Quand elles se sont retirées, face à son miroir, elle a contemplé son reflet. Oui, il lui semblait s'être coulée dans l'apparence de son nouveau personnage. Prête à prendre la place de son oncle à la tête

de l'entreprise qu'il a créée. Déterminée, exempte de tiraillements et de peurs.

À l'intérieur, Julie est loin de ressentir une telle assurance.

Surtout que d'un coup, ce sont des dizaines d'employés de Réseau Royal qui me jugent...

Il y a quelques instants, lorsqu'elle a passé les portes du bâtiment à la façade miroitante, escortée par les agents de sécurité que le pouvoir royal a mandatés pour l'accompagner depuis Versailles, les murmures qui bruissaient dans le hall se sont immédiatement tus. Et maintenant, Julie avance péniblement vers les hôtes debout devant le comptoir d'accueil – prévenues de son arrivée, bien sûr, et rangées en ligne parfaite –, aux prises avec une sensation d'oppression qu'elle ne parvient pas à dissiper. Ses mains sont moites, ses membres fébriles ; dans son estomac, son repas de midi lui fait savoir qu'il pourrait bien se désolidariser de cette tension extrême. Malgré tout, elle continue à mettre un pied devant l'autre, comme en apesanteur.

— Mademoiselle Morleux, bienvenue, la salue l'une des hôtes lorsqu'elle arrive à leur hauteur. Nous vous attendions. Laissez-moi vous guider jusqu'à votre bureau.

— Je vous remercie.

Changement de cap. À présent, Julie emboîte le pas de l'employée vers le fond du hall, là où quatre ascenseurs mènent vers les étages supérieurs. La foule est encore plus dense de ce côté, massée le long des murs. Dans les prunelles de tous ces gens, la jeune femme n'a aucun mal à lire les conclusions qu'ils sont en train de tirer.

Elle a été parachutée là. Elle ne sera pas à la hauteur.

Comment pourrait-il en être autrement, alors que Julie n'a pas le moins du monde été préparée à se retrouver à la tête d'une entreprise de l'envergure de Réseau Royal ? Ce sont Louis XX et ses ministres qui ont décidé de la placer là, parce qu'elle est la plus proche par le sang de Marc Sallemont après sa famille immédiate qui a été arrêtée en même temps que lui. Elle n'a rien demandé ; on ne

l'a pas même consultée. La décision lui a été annoncée comme un ordre, catégorique. L'ironie de la situation ne lui échappe pas : elle qui n'alimentait presque pas son profil sur l'application se retrouve à devoir en présider l'avenir. Bien sûr que cela donne à ses nouveaux employés de quoi être sceptiques.

Mais cette présomption d'incompétence reste moins difficile à affronter que l'autre accusation qu'elle entend criée par le silence.

Traître.

Tous ces gens vénéraient son oncle : il avait bâti Réseau Royal lui-même à partir de rien, et son charisme lui valait l'admiration générale. Une loyauté que Julie connaît bien, pour avoir été habitée par elle des années durant. Marc Sallemont a éveillé dans son âme un sens de la justice qui est son moteur...

Et qui, au bout du compte, l'a poussée à le dénoncer au pouvoir royal. Parce que le chaos dans lequel il était prêt à plonger la France pour servir ses fins l'effrayait ; parce qu'elle ne pouvait se résoudre à être complice de l'exécution de Louis XX et de ses proches qu'il prévoyait. Son plan était arrêté ; tout était prévu, à quelques heures de son accomplissement.

Tout s'est effondré à cause d'elle.

Elle voudrait être persuadée qu'elle a fait le bon choix, que ses convictions sont suffisamment brûlantes pour calciner ses doutes. Mais ces deux derniers jours, reléguée dans une chambre de Versailles comme autrefois au grenier de l'hôtel particulier de son oncle, elle a passé un peu trop de temps en tête à tête avec elle-même. Et si, adolescente, son isolement ne faisait que lui permettre de renforcer sa certitude que les sacrifices qu'elle était en train d'effectuer étaient justifiés, nécessaires pour contribuer à construire une société nouvelle, cette fois, elle était perdue entre trop de souvenirs contradictoires pour atteindre une telle paix.

Bien sûr, nul parmi les employés de Réseau Royal ne peut savoir ce qu'elle a fait exactement ; de cela, seuls Louis XX et une poignée d'autres sont au courant. Mais Julie ne s'illusionne pas : la thèse de

la « disparition mystérieuse » de Marc Sallemont et de sa famille, ils n'y croient probablement pas, sans compter que certains de leurs collègues ont également été arrêtés au cours des derniers jours. De là à supposer que cette nièce dont ils n'ont jamais entendu parler, propulsée à la tête de l'entreprise avec le soutien du roi, est pour quelque chose dans son sort funeste, il n'y a qu'un pas – qu'ils ont raison de franchir.

Les locaux de Réseau Royal ont été investis par la police dès que le souverain a été prévenu du complot qui se tramait contre lui ; les entrées filtrées afin de ne laisser accéder au bâtiment que l'équipe réunie en urgence pour contrer les plans de Marc. Cependant, il n'était pas possible de maintenir une telle mesure d'urgence sur le long terme ; la majorité des employés a été autorisée à reprendre le travail ce matin. Seuls ceux dont l'implication directe dans le complot a pu être prouvée ont été suspendus ; là encore, Julie a une part non négligeable de responsabilité. À Versailles, des agents des services secrets l'ont longuement interrogée afin qu'elle révèle tout ce qu'elle savait à ce propos. Des noms, des adresses... Ils voulaient des détails aussi précis que possible afin d'éradiquer les mauvaises herbes qui avaient pris racine dans le sol français.

Je ne leur ai livré que des bribes : même avec moi, mon oncle ne se départait jamais de sa prudence. Mais cela a dû suffire pour leur permettre de recouper des informations et déclencher des interpellations. Un autre fardeau qui alourdit ma conscience...

Il n'empêche que les employés qui sont là, qui la fixent en ce moment même, sont *a minima* des sympathisants des idées de Marc, même si tous n'avaient pas été mis au fait de la conspiration qu'il tissait dans le plus grand secret. Lorsqu'ils l'observent, ils voient une jeune femme à la solde de Versailles. Une *ennemie*.

Fendant toujours la foule à la suite de l'hôtesse qui la guide, Julie sent sa tête se courber, accablée par le poids des accusations qu'elle perçoit, jetées sur elle par tous ces regards qui la dévorent. Sa nuque la démange, ses orteils se crispent au bout de ses escarpins.

Elle visualise la délivrance qui l'attend quand, dans quelques secondes, l'un des ascenseurs s'ouvrira et qu'elle pourra s'y précipiter, pour se cacher enfin.

Mais alors que les cabines ne sont plus qu'à quelques mètres, elle réalise que si elle agit de la sorte, prenant la fuite à la première confrontation, ce n'est pas seulement une bataille qu'elle aura perdue : ce sera la guerre. Toutes les idées préconçues que ses employés ont formées à son propos seront confirmées : jamais elle ne gagnera leur respect.

Elle a beau partager leurs doutes, elle doit les affronter la tête haute.

C'est un jeu de rôle, c'est tout. Si je ne le montre pas, personne ne peut voir que je suis terrifiée.

Le cœur au bord des lèvres, elle pivote sur elle-même, se force à balayer le hall des yeux. À soutenir un regard, puis un deuxième, à se laisser consumer par l'attention focalisée sur elle. Puis, d'une voix aussi forte qu'il lui est possible de mobiliser, elle déclare :

— Bonjour à tous. Je suis Julie Morleux et, comme vous le savez, en l'absence de mon oncle Marc Sallemont, c'est moi qui vais prendre la direction de Réseau Royal. Je me réjouis à l'idée de travailler avec vous, même si j'aurais préféré avoir l'occasion de le faire en des circonstances plus heureuses. J'ai hâte de faire votre connaissance à tous ; en attendant, je vous souhaite une très bonne journée.

Seul le silence lui répond. Aucun applaudissement, aucun murmure d'approbation. Les visages restent aussi fermés qu'avant son allocution.

Je peux presque entendre tous ces yeux hurler que je ne suis pas la bienvenue ici... Mais tant pis. Je persévérerai. C'est cela, ou me laisser couler.

Jugeant inutile de s'attarder dans le hall, Julie fait signe à l'hôtesse qu'elle est prête à la suivre vers les étages supérieurs. Et bientôt, les portes de l'ascenseur se referment sur elle, lui accordant enfin la liberté de laisser échapper un soupir.

CATARINA

— Son Altesse Royale Catarina de Borbón y de Glücksborg, infante d'Espagne, princesse des Asturies, de Gérone et de Viane, duchesse de Montblanc, comtesse de Cerbère et dame de Balaguer !

Les haut-parleurs discrètement intégrés aux colonnes de la galerie des Glaces ont porté l'annonce de l'arrivée de Catarina d'un bout à l'autre de la majestueuse salle de réception. Nombreux sont les courtisans qui se tournent dans sa direction, désireux de se montrer sous leur meilleur jour face à une princesse de son rang. Depuis sa naissance, elle a été traitée avec de tels égards ; toutes ces attentions glissent sur elle sans l'interpeller outre mesure.

Il n'empêche que ce soir, le bruissement qui suit mon entrée est d'une ampleur inédite.

Parce que les nobles, au fait de sa relation privilégiée avec Louis, parient sur l'échéance à laquelle elle deviendra leur reine ? Parce que c'est sa première apparition publique depuis l'attentat qui l'a visée alors qu'elle s'apprêtait à quitter la France pour la Russie ? Ou parce que son apparence leur pose question – ses manches longues et son col haut, étonnamment stricts par rapport à la mode de la cour, mais dissimulant les cicatrices qui strient désormais la partie supérieure de son corps ?

Elle a beau les avoir masquées, impossible pour elle de les oublier. Sous le tissu de sa robe, elles pulsent, douloureuses, de pair avec la migraine sourde qui s'est logée dans ses tempes. Quant à son pas, il est mal assuré : le choc abrupt qui l'a projetée contre le bitume de l'aéroport de Roissy lui a valu un traumatisme crânien, qui lui cause des vertiges et des nausées. C'est elle qui a pris la décision de quitter l'infirmerie de Versailles : les médecins, eux, lui enjoignaient de prendre davantage de repos.

Mais je ne peux pas me le permettre. Je ne peux pas laisser entrevoir la moindre faiblesse : mon oncle ne sera que trop heureux de l'exploiter.

Et puis, en ces temps troublés, la monarchie doit paraître solide, qu'elle soit de France ou d'ailleurs.

Alors elle avance vers le centre de la galerie des Glaces, impériale. Tant pis si les tiraillements de sa peau lui donnent envie de grimacer ; elle sourit, sereine. Tant pis si le moindre de ses pas est un calcul pour ne pas perdre son équilibre ; elle maintient son port de tête altier.

Droit devant elle, son regard est fixé sur celui qui lui donne la force de maintenir son cap. Celui pour qui son cœur bat, à qui son être tout entier est aimanté.

Louis...

Il l'attend, la contemplant comme si d'un coup tout le reste ne comptait plus, comme si Versailles s'était vidé par magie et qu'ils étaient les deux seuls à partager cet instant. Quand les haut-parleurs ont annoncé son arrivée, il a aussitôt mis fin à la conversation dans laquelle il était plongé, et il lui consacre maintenant toute l'attention de ses yeux bleus semblables à deux lacs où Catarina vient puiser une lumière qui la désaltère. C'est le roi de France ; mais c'est avant tout l'homme qu'elle aime, celui qui connaît, comme elle, tous les sacrifices imposés par le pouvoir, et qui pourtant a su garder une humanité qu'elle admire. Celui à qui elle veut lier son destin, envers et contre tout ; celui qui la rend plus forte et pour lequel elle est prête à se battre.

Lorsqu'elle arrive devant lui, elle s'incline, comme le veut l'étiquette – malgré leur relation dont tous autour d'eux se doutent, ils sont convenus de ne pas l'étaler en public. Cependant, immédiatement, sa main est sur la sienne pour la relever ; et si l'infante ressent un frisson, ce n'est plus de douleur : l'électricité qui vient de la traverser est un courant chaud, dont elle se gorge.

— Rina... murmure Louis.

La pulpe du bout de ses doigts repose sur les siens ; les convenances imposeraient qu'il s'en tienne à cet effleurement, mais lui non plus ne semble pas prêt à s'y résoudre. Il porte sa main à ses

lèvres ; c'est seulement ensuite qu'il consent à la relâcher. Son regard glisse sur son visage, sur son corps que Catarina sait amaigri.

— Tu es sûre que tu te sens suffisamment en forme pour affronter la cour ? s'inquiète-t-il. Je ne voudrais pas que...

— Mais oui, ça va. Je suis debout, tu le vois bien.

L'infante assortit son affirmation d'un sourire, mais il n'a pas l'air de suffire à convaincre Louis ; son expression reste soucieuse.

— J'aimerais vraiment pouvoir rester à tes côtés... lui glisse-t-il.

— Moi aussi. Mais nous avons nos devoirs à remplir, l'un comme l'autre. Des courtisans à saluer, à rassurer...

— Je sais. Il n'empêche que celle que je veux, c'est toi.

— Et mon cœur t'appartient, où que je sois.

Les deux jeunes gens s'autorisent un dernier instant de proximité, les yeux dans les yeux, avant de se saluer d'une inclinaison de la tête, jouant la comédie de la cour pour tous ceux qui les observent. Louis s'est à peine détourné qu'il est assailli par une nuée de nobles qui guettaient la première occasion d'échanger quelques mots avec lui. Pour ce qui est de Catarina, c'est une présence familière qui se glisse à ses côtés.

— Il a raison. Tu aurais dû prendre plus de repos avant de reparaître en public.

L'infante se tourne vers sa cousine. Alba a les sourcils froncés, et semble pratiquement prête à traîner Catarina par le col jusque dans leurs appartements, au mépris des convenances.

— Ne rien laisser paraître et continuer à avancer, c'est l'histoire de ma vie.

Alba ne répond rien.

Parce qu'il n'y a rien à dire de plus. Je suis une princesse. Je n'ai pas d'autre choix.

Toujours est-il qu'elle se plante à la droite de Catarina, son bras prêt à jaillir pour la rattraper en cas de perte d'équilibre, et qu'elle penche la tête comme pour la mettre au défi de la déloger. Loin d'en être agacée, l'infante est touchée par sa prévenance.

Sans elle, je me serais effondrée il y a bien longtemps... Maintenant, faisons face aux curieux.

Elles ont à peine fait quelques pas qu'une femme d'une soixantaine d'années, élégante dans sa robe jaune pâle à col bateau, vient les saluer : Isabelle de Chantilly, l'épouse du ministre.

— Votre Altesse Royale... Votre Excellence...

— Madame la duchesse.

— C'est un plaisir de vous revoir à la cour. Après ce qui vous est arrivé, nous avons tous eu si peur...

— Je vous remercie de votre sollicitude. Comme vous pouvez le constater, je suis remise de mon... indisposition. Et vous, comment allez-vous ?

Isabelle hausse les épaules.

— Je ne vous ferai pas l'affront de prétendre que tout va bien. Comment serait-ce possible, au vu des troubles récents ? La situation de ce pays m'inquiète, comme beaucoup ici.

— Pas tous, manifestement... intervient Alba, acide.

Catarina suit son regard. Près de l'une des fenêtres de la galerie des Glaces, de celles offrant la plus belle vue sur les jardins du palais, un groupe de jeunes nobles rit aux éclats, se serrant pour entrer tous dans le cadre d'un selfie que l'un d'entre eux est en train de prendre.

Et qui finira sur Réseau Royal dans quelques minutes, à n'en pas douter, avant d'être propulsé par les algorithmes de l'application tout en haut du fil d'actualité de centaines de Français.

Si peu de temps après la manifestation historique devant les grilles de Versailles, comment une telle publication sera-t-elle perçue ? Sous les yeux de tous s'étaleront les ors de la fête, l'insouciance affichée par ces aristocrates. Dans son intervention en *live*, Louis a affirmé qu'il prenait au sérieux les revendications populaires, et qu'il s'efforcerait de les écouter, mais pourra-t-il réellement être pris au sérieux alors qu'en parallèle, des preuves que rien n'a changé entre les murs du château pourront être brandies ?

Je n'en veux même pas à ces jeunes-là : sans doute est-ce l'une de leurs premières invitations au château, et leur joie est sincère. Ils ne sont pas les seuls à s'afficher ainsi : des smartphones, j'en ai vu flasher des dizaines depuis que j'ai rejoint cette soirée. Ils ne font que montrer la vérité : en apparence, la cour reste la même...

Cela fait partie de la stratégie décidée par le Conseil de Louis : pour rassurer la noblesse, et montrer que le pouvoir royal n'est pas ébranlé par la contestation populaire, le cérémonial de Versailles doit rester inchangé, avec ses réjouissances quotidiennes et ses paillettes.

Au fond, si je suis ici et non à l'infirmerie, c'est pour des raisons similaires : je suis moi-même l'un des rouages de ce vaste engrenage...

Désabusée, Catarina se détourne du petit groupe et reporte son attention sur Isabelle de Chantilly.

— Comment va Pierre ?

— Il donne le meilleur de lui-même pour épauler notre souverain et remplir son rôle de ministre. Je sais que c'est important pour lui aussi bien que pour la France, mais je ne peux m'empêcher d'être soucieuse : mon mari approche des soixante-dix ans, à présent. Je ne sais combien de temps encore il sera capable de soutenir le rythme qu'il s'impose...

— Sa santé vous préoccupe donc ?

— Oh, pas spécifiquement. On ne lui a diagnostiqué aucune maladie, si c'est là le sens de votre question. C'est juste que... je ne voudrais pas qu'il s'use prématurément.

Les lèvres d'Isabelle s'étirent en un sourire triste. Catarina voudrait lui offrir quelques mots de réconfort... mais la vérité, c'est qu'elle est bien placée pour savoir à quel point le jeu du pouvoir peut planter ses griffes jusque dans la chair même des individus.

La discussion se prolonge encore un instant sur la famille du couple, avant que la duchesse ne s'éloigne, bien vite remplacée par un autre interlocuteur. La comtesse de Pardiac, le webenant d'EasyShare, la marquise de Causans... Ils sont nombreux à se

presser pour saluer Catarina, lui offrir leurs sympathies, et parfois oser plaider l'une ou l'autre de leurs causes personnelles.

— Vous me feriez une immense faveur si vous pouviez évoquer la question du château de Pontivy à Sa Majesté... tente même un certain François de Porhoët très explicitement. Vous conviendrez comme moi qu'un tel bijou architectural ne mérite pas de dépérir entre les mains de mon cousin qui le gère si mal !

Oui, c'est sûr : pour eux tous, ma relation avec le roi ne fait plus l'ombre d'un doute.

Elle sert au plaidant une réponse vague qui ne l'engagera à rien ni dans un sens ni dans l'autre, de celles qu'elle est exercée à forger depuis des années. Si elle est déterminée à soutenir Louis dans la tourmente que traverse la France, elle est bien décidée à se garder de se mêler des conflits entre aristocrates.

Dieu sait qu'ils sont chronophages, et parfois bien futiles...

Alors que la soirée se prolonge et que le tourbillon des courtisans autour d'elle ne s'apaise pas, elle sent sa migraine devenir de plus en plus virulente, aiguillonnée par la fatigue ; c'est pire lorsque progressivement, le volume de la musique diffusée par les haut-parleurs enfle, tandis que les lumières de la galerie des Glaces se tamisent. Nombre de nobles dansent, à présent ; les conversations devenant de plus en plus difficiles à soutenir, Catarina décide de s'accorder une pause. Une main levée, un sourire aux lèvres, elle prend congé des derniers courtisans qui l'ont abordée et fait signe à l'un des valets, chargé d'un plateau de rafraîchissements, de les rejoindre, Alba et elle. Elle s'en tient à un jus de fruits, préférant éviter l'alcool au vu de son état de fatigue. Tandis qu'elle boit avec délectation à la coupe de cristal dont elle s'est saisie, sa cousine la prévient :

— Je vais me retirer. Matthieu vient d'arriver au palais, je file le rejoindre.

— Tu as bien raison. Salue-le pour moi.

— Ne t'attarde pas, s'il te plaît, Rina... Tu t'es déjà bien montrée à la cour ce soir. Ne tire pas sur tes forces.

— Je serai raisonnable. Je termine mon verre et je rentre dans mes appartements, je te le promets.

Alba lève un index comme pour mettre au défi sa cousine de manquer à sa parole ; Catarina soupire, puis lui envoie un baiser. Une fois seule, avant d'être de nouveau assaillie, elle sort son portable de sa poche et consulte d'un coup d'œil les notifications qui lui sont arrivées depuis qu'elle a fait son entrée dans la galerie des Glaces.

L'une d'elles lui glace immédiatement le sang.

C'est un message d'Alfonso.

[Ton roitelet a été très clair : toi et moi sommes ennemis désormais. Bien. Apprête-toi à en payer les conséquences. Tu es morte pour l'Espagne.]

Mon Dieu... L'attentat ne lui a donc pas suffi ?

Son oncle a déjà essayé de la tuer il y a quelques jours, à Roissy ; même si elle n'a aucune preuve formelle qu'il est derrière l'attentat, cela ne fait pas le moindre doute à ses yeux. Une part d'elle, celle qui a conservé encore un peu de naïveté, espérait que l'appel que Louis lui a passé, affirmant qu'elle était désormais sous la protection de la France, lui aurait offert un peu de répit. Il n'en est rien ; au contraire, Alfonso semble plus furieux que jamais.

Les cicatrices de Catarina la démangent, rappel de ce qu'il est capable de faire. Mais ce n'est pas seulement pour sa vie qu'elle a peur : c'est aussi pour son frère, resté à Madrid à la merci de ce régent qui tient les rênes de leur pays à sa place.

Alfonso parle de conséquences... mais lesquelles ? Que s'apprête-t-il encore à m'arracher ?

La galerie des Glaces semble se mettre à tourner autour de l'infante. Sa main tremble ; elle manque de lâcher sa coupe désormais vide. C'est avec peine qu'elle la repose sur le plateau d'un valet qui passe par là ; gênée par les lumières stroboscopiques et la foule des courtisans qui s'agite, la privant de repères visuels, elle peine à conserver

son équilibre alors qu'elle se fraie un chemin jusqu'à la sortie la plus proche. C'est un accès privé, qui donne sur une antichambre desservant les appartements de Louis d'une part, et les siens d'autre part ; les gardes en poste de part et d'autre des portes en activent l'ouverture dès qu'ils l'aperçoivent. Elle s'astreint à se tenir droite sur quelques mètres encore, le temps de se mettre hors de vue des courtisans, mais ensuite, elle s'autorise à tituber, la tête prise dans un étau et...

— Rina !

Elle se retourne. Louis est derrière elle, paniqué. Il s'approche d'elle à grands pas ; elle est heureuse que nul autre ne soit autour d'eux, parce que lorsqu'il la rejoint, aucune force au monde n'aurait pu l'empêcher de s'effondrer dans ses bras. Elle le sent qui la serre contre lui, ses paumes soutenant son dos ; sa joue vient reposer contre son épaule.

— Non, tu ne vas pas bien... souffle-t-il.

Ce n'est pas une question : c'est un constat, que Catarina n'a plus la force de nier. Elle pleure malgré elle, ses larmes mouillant le tissu bleu-gris de la veste de costume de Louis ; et elle s'en veut de sa faiblesse, de son corps qui la trahit, de ces migraines, de ces nausées et de ces vertiges.

Le jeune homme la guide jusqu'au sofa le plus proche, l'aide à s'y asseoir.

— Je t'ai vue quitter précipitamment la galerie des Glaces... déclare-t-il, catastrophé. Mais je ne pensais pas que c'était si grave.

— Tu n'aurais pas dû me suivre. Les courtisans l'auront remarqué, et demain, cela alimentera les rumeurs de tout Versailles.

— Je m'en fiche, Rina. Qu'ils se disent entre eux que je suis fou amoureux de toi. C'est la vérité, et en fait, j'aime autant que tout le monde le sache. C'est ce qu'on s'est promis, tu te rappelles ? Que désormais, on se battrait pour vivre notre amour. Quoi qu'il arrive, on trouvera des solutions pour continuer à avancer, ensemble, et on sera là l'un pour l'autre. Évidemment que ça commence par quitter un stupide bal pour être près de toi si tu ne te sens pas bien.

La main de Catarina presse celle de Louis, glissée dans la sienne. Oui, elle a cessé de lutter contre elle-même à ce sujet : elle l'aime, et elle ne veut plus se priver des sentiments qu'ils partagent. Des difficultés les attendent, à commencer par l'éloignement le jour où elle devra retourner en Espagne pour y lutter pour sa propre cause.

Mais nous gérerons au jour le jour, en temps voulu. En nous alliant, plutôt qu'en essayant de tenir l'autre à distance.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose ? continue-t-il à l'interroger.

Sans un mot, elle déverrouille son portable et le lui tend, le message d'Alfonso s'affichant toujours sur l'écran. Il le parcourt en quelques secondes, et son visage se crispe de colère.

— Il est abject.

— Malheureusement, je n'ai pas la force de le combattre en ce moment...

Même si, pour contrecarrer ses plans, il me suffit de rester en vie : cela seul l'empêche de prendre ma place dans l'ordre de succession au trône d'Espagne. Mais j'aimerais faire plus, tellement plus... Me battre contre l'usage inique qu'il fait du pouvoir qu'il a usurpé.

— Cela reviendra. Chaque chose en son temps, Rina. Tu ne peux pas exiger l'impossible de toi-même.

Les doigts de Louis effleurent son front, apaisants. Enveloppée par son étreinte, bercée par sa voix, l'infante ferme les yeux, cédant enfin à l'épuisement contre lequel elle a poussé son corps toute la soirée.

JULIE

Au dernier étage de l'immeuble occupé par le siège de Réseau Royal, Julie est assise derrière le bureau qui était il y a une semaine encore celui de Marc Sallemont, et qui est désormais le sien.

Le fauteuil en cuir rembourré est d'un confort exceptionnel ; la table aux lignes parfaitement épurées semble avoir été choisie par un architecte d'intérieur spécialement pour sublimer la pièce. Quant aux larges baies vitrées, elles permettent d'envahir les lieux d'un flot de lumière, en plus d'offrir une vue imprenable sur les toits du sud de Paris.

Mais je ne me sens pas à l'aise ici. Loin de là.

Si elle doit jouer un rôle en tant que chef d'entreprise, cet endroit est à peu près aussi accueillant pour elle qu'un décor, froid et superficiel. Elle se sent comme une petite fille en exploration dans une pièce réservée aux grandes personnes : l'espace autour d'elle lui semble trop vaste, trop solennel.

Il rappelle quel titan était mon oncle, dans ses réussites comme dans ses échecs. Et moi... je suis juste une naine.

Pour autant, Julie est décidée à faire de son mieux. À essayer. La veille, elle n'a guère eu le temps que de faire le tour des locaux, guidée par l'hôtesse chargée de lui faire la visite du bâtiment. C'est aujourd'hui que sa mission commence réellement. Une voiture dépêchée par le gouvernement l'a ramenée de Versailles ce matin encore ; pendant tout le trajet, elle s'est exhortée à garder la tête haute quoi qu'il arrive, comme elle a réussi à le faire face à ses employés réunis dans le hall. Elle a des lacunes, mais elle apprendra ; elle veut se donner autant qu'elle le peut, tenter de faire une différence à cette nouvelle position où le destin l'a placée.

Mais par où commencer ? Que faire ? Je n'ai aucune idée de la manière dont on dirige une entreprise, surtout de cette taille. Est-ce qu'il faut que je commence par rencontrer les chefs de service ? Par lire des rapports sur le fonctionnement interne ? Par...

Une sonnerie la fait soudain sursauter : celle du téléphone fixe posé sur le coin de son plan de travail. Quand elle décroche, une voix masculine résonne dans son oreille :

— Bonjour, mademoiselle Morleux. Je suis Armand, votre assistant.

Julie prend note pour elle-même qu'elle devra bloquer un créneau dans la journée pour rencontrer et apprendre à connaître cet homme qui, selon toute vraisemblance, sera en relation étroite avec elle.

— Bonjour, Armand, le salue-t-elle poliment.

Apparemment surpris par cette marque de considération, il laisse passer un instant avant de poursuivre :

— M^{me} Lambrou est arrivée pour votre rendez-vous.

Julie ignore qui est cette dame, et savait encore moins qu'elle était censée la rencontrer ce matin.

On verra bien ce qu'elle attend de moi, je suppose...

Ravalant son appréhension, elle carre ses épaules et déclare :

— Très bien. Faites-la entrer.

— Tout de suite, mademoiselle.

Quelques secondes plus tard, la porte du bureau s'ouvre sur une femme d'une cinquantaine d'années, les cheveux coupés au carré. Son pas est décidé, son expression sévère. Si Julie avait peur de ne pas savoir comment l'accueillir, il semblerait que cette crainte soit sans objet : la nouvelle arrivante a visiblement une idée très claire de la manière dont leur discussion doit se dérouler.

— Bonjour, mademoiselle, la salue-t-elle. Je me présente : Agnès Lambrou, directrice adjointe de cette entreprise.

Elle tend une main ferme devant elle ; Julie se lève pour la saisir.

— Enchantée.

— Comment s'est passée votre installation ? On vous a fait visiter les locaux hier, m'a-t-on dit.

La jeune femme hésite. La vérité, c'est qu'elle a perçu l'hostilité avec laquelle les employés de Réseau Royal l'ont accueillie, mais elle n'est pas certaine d'avoir envie d'en parler, surtout à quelqu'un qu'elle vient tout juste de rencontrer.

Il semblerait cependant que sa réponse n'intéresse pas vraiment Agnès. Cette dernière enchaîne en effet avant que Julie n'ait pu prononcer le moindre mot :

— Je vois qu'on vous a installé un nouvel ordinateur. C'est bien. Comme vous vous en doutez certainement, toutes les affaires personnelles de Marc Sallemont ont été saisies pour une fouille approfondie par les services de police. Avec un peu de chance, elles nous livreront de quoi débusquer avec précision les traîtres au sein de cette entreprise.

Ces quelques phrases suffisent à mettre Julie en alerte. Par ses propos, Agnès se range résolument dans le camp du pouvoir royal. Cela la surprend : en tant que directrice adjointe, elle devait occuper des fonctions élevées au sein de Réseau Royal, au plus proche de son oncle. La jeune femme se serait attendue à ce qu'elle partage ses convictions, ou du moins qu'elle soit attristée par son arrestation.

D'ailleurs... comment est-elle au courant de ce qui est arrivé à Marc ?

La seule explication logique s'impose à elle.

— Vous venez d'être nommée, vous aussi ?

Agnès hausse un sourcil.

— En effet. Jusqu'à-là, j'étais l'une des collaboratrices de Valérie de Noailles au sein du ministère des Finances. Nous nous sommes rencontrées à l'École royale d'administration, elle et moi.

Secouant la tête, elle prend place dans l'un des fauteuils qui font face à celui de Julie.

— Bon, inutile de nous attarder là-dessus. Beaucoup de travail nous attend. Continuer à faire tourner cette entreprise correctement tout en veillant à la ramener dans le droit chemin ne sera pas une mince affaire. Je vais avoir besoin de votre coopération la plus totale. Regardez encore cette question sur Marc Sallemont qui a outrepassé les équipes de modération lors de l'intervention en *live* de Sa Majesté avant-hier... Lamentable. Nous allons devoir retrouver qui est en cause, et sévir. Le mieux dans un premier temps serait que vous prononciez un discours pour clarifier qu'une attitude exemplaire est requise de chacun désormais. J'ai déjà commencé à en rédiger les grandes lignes.

— Attendez...

Agnès parle vite. Ses phrases s'enchaînent, saccadées. Pour se ménager une ouverture, Julie n'a pas eu d'autre choix que de l'interrompre.

— Je pensais plutôt essayer de gagner la confiance de tous, ajoute-t-elle. Convaincre ces gens de travailler avec moi, au lieu de me placer d'emblée en opposition avec eux. Cela me semblait un meilleur calcul sur le long terme.

— Vous êtes trop naïve. La mauvaise graine reste de la mauvaise graine, aussi patiemment qu'on l'arrose.

— J'aimerais tout de même me laisser une chance de leur tendre la main.

Agnès roule des yeux, agacée... mais lorsqu'elle les repose sur Julie, perçants, c'est presque pire.

— Mademoiselle, je crois qu'il y a méprise. Vous ne pensez tout de même pas que *vous* allez réellement diriger cette entreprise ?

La jeune femme se sent rougir.

Si... En fait, je croyais que c'était dans ce but qu'on m'avait placée à sa tête.

— Sa Majesté n'avait pas d'autre choix que de vous en attribuer la responsabilité en nom, puisque vous êtes la plus proche parente de Marc Sallemont, assène Agnès. Mais nul n'attend de vous que vous soyez davantage qu'une figure de proue. Vous serez le visage de Réseau Royal, vous serrerez des mains et distribuerez des sourires pour afficher à tous la voie à suivre. Pour ce qui est de la gestion quotidienne, c'est moi qui en ai été chargée.

— Mais...

— C'est ainsi que cela se passe dans beaucoup d'entreprises d'intérêt national : vous en avez conscience, n'est-ce pas ? France Énergie, la CFF, Agrisol... Leurs patrons ont tous été nommés là à titre honorifique. Beaucoup de ces postes offrent une position sociale aussi enviable que des lettres de noblesse. Réjouissez-vous : avec une société de l'envergure de Réseau Royal, vous avez gagné un ticket d'or pour la vie mondaine.

Julie se sent vaguement écœurée. Oui, diriger l'entreprise l'effrayait : ne pas se montrer à la hauteur la terrifiait. Mais découvrir qu'elle n'aura pas même la possibilité de faire ses preuves la contrarie. Ce qui l'habite depuis des années, c'est la volonté d'être utile, d'œuvrer à l'avènement d'un monde meilleur. Et maintenant...

Ce qu'on attendrait de moi, ce serait de me pavaner, de n'être plus qu'une enveloppe vide... Je ne sais pas si je suis capable de m'y résoudre.

— Et puis, regardez-vous, poursuit Agnès, acerbe. Vous avez, quoi ? Pas même vingt ans. On m'a briefée sur votre profil : vous n'avez aucune notion d'économie, aucune expérience du monde de l'entreprise. Même avec toute la bonne volonté du monde, vous ne pourriez que courir au désastre.

— Je crois que vous oubliez que sans M^{lle} Morleux, c'est la France entière qui aurait sombré dans le chaos.

Agnès se retourne brusquement, tandis que Julie lève le regard vers celui qui vient de parler. C'est un jeune homme, grand, aux membres allongés. Il a fait irruption dans le bureau ; cependant, malgré son intervention hardie, il ne paraît pas à l'aise face aux deux paires d'yeux soudain braquées sur lui. Il passe une main dans ses cheveux bruns, avant d'ajouter :

— Matthieu Guillemain, directeur technique... Enfin, depuis trois jours seulement. Je venais me présenter à ma nouvelle directrice : M^{lle} Morleux, donc.

Il fait quelques pas et passe délibérément devant Agnès pour serrer la main de Julie.

— Je suis désolé, j'aurais aimé trouver un moment pour te croiser hier, mais mon équipe et moi étions toujours absorbés par les vérifications d'urgence pour assurer la sécurité de Versailles. C'est un plaisir de te rencontrer enfin : comme tu t'en doutes, quelqu'un m'a beaucoup parlé de toi.

Sur ce, Matthieu se fend d'un clin d'œil. Julie n'a aucun mal à comprendre à qui il fait référence : Alba, qu'il a enfin retrouvée après son embastillement injuste.

Se tournant vers Agnès, il poursuit à son intention :

— Voyez-vous, madame...

— Lambrou.

— Vous parlez de Julie comme si elle faisait partie des ennemis que vous avez à mater, mais c'est grâce à son acte de courage à *elle* que nous avons encore un roi à défendre. Alors si j'étais vous, je ne la traiterais pas si vite comme quantité négligeable. Je suis convaincu qu'elle a encore en elle de quoi nous surprendre tous.

Agnès fulmine. Redressant le menton, une moue méprisante étirant ses lèvres, elle lâche :

— C'est ce que nous verrons. En attendant, moi, j'ai des ordres du gouvernement à faire appliquer. Mais nous voulons tous les trois œuvrer dans la même direction, n'est-ce pas ? Alors puisque vous êtes là, prenez place, monsieur Guillemain, et discutons ensemble de ce qu'il convient de faire.

Matthieu tire un fauteuil ; il s'est à peine assis que déjà, Agnès s'est remise à parler – de priorités, de mesures d'urgence et de réorganisation des services à mener. Elle est semblable à un train lancé à toute vitesse, que rien ne pourra faire dérailler.

Mais face à elle, Julie n'est plus seule désormais. Et la seule présence amicale de Matthieu, de quelqu'un qui a l'air – enfin ! – de croire en ses capacités lui donne l'espoir de ne pas être broyée au passage.

LOUIS

— La contestation ne s'éteint pas.

Ce constat de Pierre de Chantilly a retenti au sein du cabinet du Conseil. Nul ne s'en émeut, ni les cinq ministres présents, ni Catarina, ni Louis.

Cette conclusion, chacun de nous l'a déjà tirée. La foule devant Versailles s'est dispersée, mais tous les incidents qui nous ont été signalés à travers le pays, tous les messages postés sur Réseau Royal nous le prouvent.

L'entendre admettre à voix haute fait mal au jeune roi. Avec l'arrestation de Marc Sallemont, il espérait que la situation s'améliorerait d'elle-même, une fois celui qui tirait les ficelles du complot hors jeu. Il n'en est rien : la protestation populaire a pris une vie propre.

Savait-il qu'il avait mis en mouvement un engrenage qui continuerait à tourner, avec ou sans lui ? Depuis la geôle où je l'ai fait emprisonner, se délecte-t-il des troubles qu'il a causés, en attendant que son heure revienne ?

Pour tous, les derniers jours ont été éprouvants, et les traits des cinq ministres subsistants de Louis sont tirés.

Aucun ne cédera à la fatigue, pourtant. Chacun d'entre eux a conscience du caractère crucial des moments que nous traversons, et est prêt à repousser ses limites pour le bien de la France.

Louis l'est également ; tout comme Catarina. Il lui coule un regard inquiet : il lui a proposé de siéger à son Conseil désormais, bien sûr, parce qu'il ne veut plus se passer de son point de vue si souvent plein de sagesse. Une offre qu'elle a acceptée sans hésitation. En même temps, il a constaté de ses yeux à quel point sa santé est encore fragile, et il sait que pour l'épauler, elle est capable d'aller jusqu'à refuser de s'écouter.

Je devrai rester vigilant, et lui rappeler si je la sens s'épuiser que la France est mon fardeau, pas le sien. Le seul à être contraint de laisser toutes ses forces dans le combat qui s'annonce, c'est moi...

— Nous pouvons remercier Marc pour ce cadeau empoisonné... soupire Anne de Mortemart.

— L'urgence, c'est de trouver le moyen de faire revenir l'ordre, ajoute le cardinal d'Avignon. Je pense que nous en avons tous conscience.

— Mais comment ?

Cette question de Louis n'est accueillie que par le silence.

Parce que mes conseillers ont beau être bien plus expérimentés que moi, eux aussi sont désarmés face à une situation comme celle que nous traversons : ils n'en ont jamais connu de telle.

— Le plus important, c'est que vous retrouviez la confiance du peuple, Votre Majesté, finit par avancer Jean de Berry. De manière générale, je crois que nous pouvons proscrire dans un premier temps toutes les décisions qui nuiraient à votre image. Augmentation des taxes, prises de position sur des sujets polémiques, tout cela devra être ajourné jusqu'à ce que la situation dans le pays se présente sous un jour plus favorable. Vous devrez aussi mener des actions symboliques pour prouver votre bonne volonté. Prendre le temps de rencontrer les représentants des groupes les plus virulents, par exemple.

— La situation est grave, mais elle n'est pas si sombre, l'appuie Pierre de Chantilly. Oui, à Paris, les esprits se sont échauffés, mais la province vous reste largement favorable. Vous pouvez vous appuyer sur les régions pour reconstruire votre popularité. Vous êtes jeune : cela joue en votre faveur. C'est quelque chose dont nous pourrions jouer.

— Détourner l'attention générale de la politique pourrait également être une bonne chose, propose Valérie de Noailles. En ce moment, nombre de vos sujets ne s'intéressent sûrement à la politique que parce que c'est ce dont certains de leurs amis font une montagne sur Réseau Royal. Donnez-leur autre chose pour alimenter leurs conversations, et ils cesseront de grossir les rangs des contestataires.

Louis surprend le regard de sa ministre passant de l'infante à lui-même.

Elle essaie de suggérer qu'un mariage royal pourrait avoir cet effet... Mais Catarina ne peut pas m'épouser, pas tant qu'elle résistera aux manigances de son oncle, et je ne lui ferai subir aucune pression à ce propos.

Soudain, Anne de Mortemart attire l'attention générale en frappant sa paume contre la table du Conseil.

— Vous savez aussi bien que moi que cela ne suffira pas. Si le peuple est mécontent, il trouvera toujours matière à cristalliser son

insatisfaction. Ces mesures que vous évoquez exigent un travail de longue haleine ; or, du temps, nous n'en avons pas. Laisser le pays dans un état d'agitation comme celui qu'il connaît en ce moment est dangereux. Nous devons le ramener au calme, et vite, en nous attaquant à la racine du problème.

— La racine du problème ? répète Louis.

— Marc Sallemont était peut-être le chef de file du mouvement de révolte qui s'est dressé contre vous mais, après son arrestation, certains de vos sujets se sont fait un plaisir de reprendre son flambeau. Les critiques véhémentes que certains d'entre eux se permettent de faire à votre égard sont intolérables. Il faut que nous coupions les têtes dissidentes qui se dressent encore dans le pays.

Le jeune roi grimace en entendant cette dernière phrase.

— Couper des têtes ? Vous ne parlez pas au sens littéral, j'espère, madame de Mortemart.

— Et pourquoi pas, Votre Majesté ? À situation exceptionnelle, mesures exceptionnelles. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser croire à vos sujets qu'ils peuvent librement critiquer votre politique. Nous devons rétablir l'ordre. Nous avons été indulgents bien trop longtemps, et voyez où cela nous a menés ! Évidemment, je ne vous conseille pas d'ordonner un bain de sang, mais faire quelques exemples me semble indispensable pour rappeler à tous que le roi de France doit être respecté.

Louis perçoit la logique qui sous-tend les propos d'Anne. Il n'est plus aussi naïf qu'au début de son règne. Il a bien conscience qu'il ne lui suffit pas d'être aimé pour assurer sa couronne : il doit aussi être craint. Il a déjà ordonné la mort d'un homme : celle de Jonathan Vasseur, le chef du groupe de hackers qui avait réussi à prendre pour quelques instants le contrôle de son compte sur Réseau Royal.

Mais cette exécution, la seule dont je suis responsable, me pèse encore sur l'âme...

— Je ne proposais pas cela de gaieté de cœur, s'explique la ministre. Mais vous devez voir la réalité en face, Votre Majesté :

nous sommes dans une situation désespérée. Je ne suis pas sûre que nous ayons le choix des moyens pour nous en sortir.

— Nous avons toujours le choix, Anne, réagit Pierre de Chantilly. Il faut juste être prêts à en assumer les conséquences.

— Et celui-ci appartient à Sa Majesté, conclut le cardinal d'Avignon. Au fond, la question ici est de savoir quel souverain il souhaite être, quelle voie il souhaite emprunter. Celle, périlleuse, de la reconstruction lente, où la moindre erreur peut nous renvoyer au point de départ... Ou celle d'une répression que nous savons tous difficile à ordonner, mais dont l'efficacité serait incontestable. Voyez comment Henry d'Angleterre ou Kerstin de Brandebourg tiennent leurs royaumes d'une main de fer.

— La violence n'a jamais servi les rois, intervient Catarina. Un peuple mécontent finit toujours par se montrer plus fort que celui qui l'opprime.

Elle pose sur Louis des yeux où se lit clairement ce qu'elle espère : qu'il aura la force d'emprunter le chemin le plus difficile. Qu'il luttera pour conserver son humanité un peu plus longtemps au lieu de laisser l'étau du pouvoir le broyer.

Elle a raison : je ne veux pas être ce type de monarque. Je ne veux pas que l'Histoire se souvienne de moi comme de Louis le Sanglant. Si je deviens un tyran, comment pourrais-je prétendre que les revendications démocratiques de mes sujets ne sont pas justifiées ?

— Mon choix est d'ores et déjà fait, affirme-t-il. Nous ne ferons pas couler le sang. Quoi qu'il nous en coûte.

Autour de la table du conseil, tous inclinent la tête pour prendre acte de sa décision, même Anne de Mortemart : elle garde les lèvres pincées, mais ne proteste pas.

Louis quant à lui ressent une bouffée de peur face à ce silence soudain.

Oui, je sais qui j'aimerais être. Mais la réalité me l'autorisera-t-elle, c'est une tout autre question...

CHAPITRE 2



THOMAS

[Marc Sallemont : tous les éléments qui laissent penser que sa disparition a été commanditée.]

Thomas esquisse un sourire en voyant repasser cette publication sur son fil d'actualité. Cette fois-ci, c'est Liam Archer, le célèbre humoriste, qui l'a repostée sur Réseau Royal. Avant lui, ce sont des dizaines de personnalités qui lui ont déjà donné de la visibilité, de partage en partage ; nombre d'entre elles ont également ajouté un émoji flamme à leur nom d'utilisateur pour afficher clairement dans quel camp elles se placent.

Voilà : de nouveau, c'est moi qui mets en branle les rouages de l'Histoire.

Car cette infographie percutante, aux couleurs vives, ornée d'une photo de l'ex-ministre regardant l'horizon, c'est Thomas qui l'a



préparée – mettant à profit toutes les compétences de communicant qu'il déployait dans son ancien métier. Il y a consacré deux bonnes heures, avant de la mettre en ligne sur Réseau Royal via l'un des faux profils dont il dispose, et de la diffuser plus largement en activant d'autres. Désormais, la voici partout sur l'internet français, accusatrice.

Louis XX ne gagnera pas cette bataille : son peuple ne sera pas dupe de ses manigances. Il a eu beau tenter de nous servir des mots pleins d'inquiétude dans son intervention, et placer la nièce de Marc à la tête de son entreprise, il suffit d'un peu de lucidité pour percer ses écrans de fumée.

Cette Julie Morleux... Thomas l'a détestée dès qu'il a posé les yeux sur les images d'elle qui ont été diffusées sur les sites d'information relatant sa prise de fonction. Il lui trouve quelque chose de faux, sans compter qu'il n'a aucun doute quant au fait qu'elle soit une ennemie.

Si elle a été nommée là, c'est qu'elle soutient le pouvoir royal. Accepter de fermer les yeux sur le destin de son oncle pour s'élever elle-même... Quel genre de personne faut-il être pour tomber aussi bas ?

À supposer qu'elle soit bien celle qu'elle prétend... Son profil Réseau Royal pratiquement vide laisse planer le doute, tout comme le fait que nul n'ait entendu parler d'elle avant que le souverain ne mentionne son existence.

Il est tout à fait possible que sa filiation avec Marc ne soit rien d'autre qu'un mensonge. Je crois Louis XX et ses ministres parfaitement capables de recourir à des subterfuges de ce genre.

Ces arguments, ainsi que d'autres, Thomas les a exposés dans sa publication ; désormais, il ne lui reste plus qu'à espérer qu'ils feront leur chemin aussi largement que possible.

C'est en bonne voie... Parce que la vérité a cela de puissant qu'elle est très difficile à étouffer.

Satisfait de lui-même, il décide de s'accorder une pause. Quittant son fauteuil – dans lequel il est installé, les yeux rivés à son ordinateur, depuis plus de quatre heures –, il passe dans la petite cuisine de sa maison de Saint-Cloud pour s'y servir un verre d'eau.

Lorsqu'il retourne à son poste, l'esprit carburant déjà à la recherche d'une nouvelle manière d'alimenter le climat critique général, une notification sur Réseau Royal attire son attention.

[Nathan Pommeraye veut vous envoyer un message.]

Il est intrigué : habituellement, c'est lui qui contacte des inconnus, et non l'inverse. Mais il accepte l'invitation, curieux de savoir ce que ce Nathan lui veut. Quelques mots s'affichent alors sur son écran.

[Bonjour, Thomas. Vous étiez au rassemblement devant le palais de Versailles il y a trois jours.]

Aussitôt, il sent une sueur froide dévaler son échine. Son premier réflexe est de se dire qu'il a été rattrapé par les services secrets, et que c'est pour l'interroger qu'on le contacte. Mais bien vite, il écarte cette hypothèse.

La police ne procède pas de cette manière. S'ils avaient quelque chose à me reprocher, ils viendraient directement chez moi, ils n'emploieraient pas Réseau Royal. Non, il doit s'agir d'autre chose.

Il jette un regard rapide au statut de Nathan.

C'est un Argent, comme moi...

Il est en train de se demander comment il a pu l'identifier lorsqu'un deuxième message apparaît :

[Nous avons un ami commun, dont la *marque* est encore vive dans mon esprit.]

Il suffit d'une fraction de seconde à Thomas pour comprendre ce que son interlocuteur est en train de lui dire à mots couverts : lui aussi était en relation avec Marc Sallemont. Dans sa réponse, il préfère cependant rester laconique, sur ses gardes :

[Bonjour. En effet, dans le mien également.]

[Lui et moi collaborions étroitement, depuis de nombreuses années. Après votre rencontre à tous les deux, il m'avait fait savoir qu'il avait recruté une personne bien implantée dans le milieu artistique, pour gagner des célébrités à la cause que nous défendons. Quelques recoupements ces derniers jours m'ont permis de remonter jusqu'à vous.]

Thomas serre les dents. Il n'aime pas cette idée. D'abord parce que si ce Nathan a été capable de le trouver, c'est qu'il n'a pas couvert ses traces aussi efficacement qu'il l'aurait voulu, et que des agents gouvernementaux pourraient faire de même. Ensuite parce que cette dissymétrie d'informations lui déplaît.

Marc avait prévenu Nathan de mon existence, mais pas l'inverse. Pourquoi ? Ne lui avais-je pas prouvé que j'étais digne de sa pleine confiance ? Je comprends bien que pour limiter les conséquences d'une éventuelle trahison, il devait cloisonner au maximum ses alliés... mais j'aurais cru qu'il nous traitait tous à égalité. Et qu'au vu de mes succès, il me considérait comme l'une de ses recrues les plus valeureuses. Son second, même.

Au cours des jours qui ont précédé l'émeute devant Versailles, Thomas s'est senti puissant : à la tête du réseau qu'il s'était construit, il jetait des idées dans les esprits et les observait se répandre dans le pays tout entier. Il se voyait comme un chef d'orchestre menant l'opinion du bout de sa baguette, un marionnettiste tirant les ficelles du grand corps du peuple.

Sauf que l'existence de Nathan me montre que mon rôle dans le soulèvement a sûrement été bien moins crucial que je ne le croyais. Nous étions plusieurs à agir ; si cela avait été nécessaire, Marc aurait pu se passer de moi. La révolution aurait pu se passer de moi.

Ce constat laisse un goût amer dans sa bouche. Il a beau se dire qu'au fond, plus ils seront à unir leurs forces pour combattre la

monarchie, plus ils auront de chances d'être victorieux, il ne parvient pas à se réjouir de l'existence de ce Nathan.

Et de combien d'autres comme lui ? Car il n'est sans doute pas le seul à avoir été impliqué dans le complot, et à considérer que le réel héritier du combat de Marc Sallemont, c'est lui.

Avec aigreur, il tape :

[Que me voulez-vous ?]

[Vous êtes méfiant, je le vois bien. Vous avez raison. Sachez que vous pouvez me répondre sans crainte ici. Effacer des messages privés qui pourraient nous incriminer aux yeux du gouvernement fait partie des prérogatives sur Réseau Royal que Marc Sallemont a eu le temps de me laisser avant d'être arrêté.]

En guise de preuve, Nathan supprime sa réponse précédente. Loin de rasséréner Thomas, cela l'agace davantage : ses pouvoirs, ses précieux pouvoirs sur Réseau Royal dont il se sert comme d'un atout majeur pour ses manœuvres... Eux non plus ne lui sont pas exclusifs.

Piqué dans son orgueil, il efface à son tour le message de Nathan, avant de lui écrire :

[Que croyez-vous ? Moi aussi, j'en ai la possibilité.]

À toute allure, il improvise :

[Je sais parfaitement qui vous êtes, Nathan Pommeraye. Notre ami commun avait envisagé son emprisonnement potentiel, et nous avions préparé ce scénario ensemble. J'avais sa confiance, et il m'a formé pour lui succéder. Il n'est plus là, mais ses plans sont maintenant les miens. Je ne jugeais pas prudent de vous

contacter dans l'immédiat, mais puisque vous vous manifestez... Voyons ensemble de quelle manière nous allons pouvoir avancer.]

Trois points de suspension dansent dans la fenêtre de discussion, allant et venant, indiquant que Nathan hésite sur la manière de réagir. Thomas se crispe, espérant que son coup de bluff passera. Il l'a déployé sans prendre le temps de pleinement réfléchir à ce qu'il faisait, parce que l'idée de se soumettre de nouveau à une hiérarchie après avoir goûté à l'ivresse de la puissance lui paraissait insupportable.

Peut-être était-ce trop hardi ? Cependant, ne dit-on pas qu'une assurance sans faille permet de crédibiliser n'importe quel discours ?

Lorsque la réponse de Nathan lui arrive enfin, le soulagement l'envahit.

[Cela ne m'étonne pas de la part de notre ami qu'il ait anticipé le pire. C'était un visionnaire, et s'il vous avait accordé sa confiance, je ne peux que faire de même.]

Thomas roule des yeux, ébahi par la naïveté de son interlocuteur, même si elle sert ses intérêts. Mais bien vite, c'est un sourire qui étire ses lèvres.

Je n'étais peut-être pas le seul, mais je leur montrerai à tous que j'étais le meilleur. C'est moi qui prendrai la suite de Marc Sallemont, c'est moi qui saurai rassembler les forces éparses du soulèvement. Je me détacherai du lot, et la figure de proue de la révolution... ce sera moi.

LOUIS

— ... et pour cette raison, nous exigeons un service civique obligatoire des nobles un jour par semaine dans les usines du pays,

afin de les reconnecter aux réalités de la vie de la majorité des Français, en compensation des privilèges que la naissance leur a accordés aléatoirement.

Louis soupire intérieurement. Voilà une heure qu'il est coincé en réunion avec les représentants de la Ligue des travailleurs, une organisation que les rois qui l'ont précédé voyaient d'un très mauvais œil et ont songé régulièrement à interdire.

Mais à qui, moi, je viens d'accorder une avancée historique en leur permettant de me rencontrer...

C'est la conséquence de la ligne de conduite qu'il a choisie de tenir pour tenter d'apaiser les troubles dans le pays : renvoyer au peuple une image d'ouverture, celle d'un monarque capable d'écouter toutes les revendications, plus que jamais pertinent pour tenir son rôle de guide de la nation face aux défis induits par la modernisation de la société. Cela passe par des actions symboliques de ce type, en attendant que des mesures plus concrètes soient mises en œuvre.

Contrairement à ce que la majorité semble croire au vu des messages postés sur Réseau Royal, les lois ne se changent pas en un claquement de doigts. Elles doivent être mûrement réfléchies, chacune de leurs implications doit être soigneusement pesée : c'est un processus qui peut prendre plusieurs mois.

Face aux discours des cinq hommes et femmes installés autour de lui, il se dit cependant que cette vision des choses va avoir du mal à s'imposer dans la population.

La plupart des transformations qu'ils réclament sont irréalistes. Ils voient chaque problème par le prisme des seules classes ouvrières, et ne veulent pas se rendre compte que les situations sont plus complexes que ce qu'ils décrivent.

La femme qui était en train de parler se tait et fixe Louis, attendant visiblement une réponse de sa part. Cela ne l'arrange pas : il aurait préféré qu'elle continue son discours et lui évite de réagir précisément à ses propositions.

Car que puis-je faire ? Je ne peux pas donner mon réel sentiment, à savoir que ses idées sont bien trop extrêmes, et je ne peux pas non plus mentir avec de fausses promesses, car j'en paierai forcément le prix au bout du compte.

Après quelques secondes employées à choisir précautionneusement ses mots, il finit par déclarer :

— Les nobles remplissent un rôle important au sein de notre société : ils garantissent l'administration des territoires à un niveau local, une mission qui accapare une portion certaine de leur temps pour être menée à bien. Elle pâtirait de la mesure que vous proposez.

— Oh, allons donc ! s'exclame l'un des représentants. Combien d'aristocrates s'occupent réellement de leurs terres ? Ils délèguent quasiment tous cette tâche à des subalternes ! La majorité mène une existence parfaitement oisive, vous le savez bien !

L'homme assortit sa tirade d'un regard hargneux à ce qui l'entoure. Louis a pourtant veillé, avec ses ministres, à recevoir ces cinq invités dans l'un des salons les moins ostentatoires de Versailles : le salon des Jeux, une pièce plutôt intime donnant sur la cour royale. Mais ses boiseries blanches et ses dorures pourtant fines semblent suffire à provoquer l'irritation de ses interlocuteurs, lesquels, il faut en convenir, paraissent incongrus avec leurs chemises simples en lin et leurs pulls en grosse maille dans ce décor.

— Il n'y a qu'à ouvrir Réseau Royal pour s'en rendre compte, renchérit une femme en joignant le geste à la parole, dégainant son téléphone hors de sa poche. Nous sommes bien placés pour savoir à quoi ressemble leur vie, parce qu'elle nous est plaquée sous les yeux dès que nous nous connectons. Vos ancêtres pouvaient nous cacher la vérité, mais désormais, elle s'étale sous le regard de tous.

Elle fait défiler les photos, accusatrice. Une jeune femme, au statut Platine, posant au bord d'une piscine avec la légende « #ChillDays ». Un marquis relatant sa visite en Perse, chez le khan d'Ourmia, pour y sélectionner personnellement de nouveaux pur-sang pour

son écurie. Un groupe de nobles, prenant la pose à Versailles même lors d'une soirée.

— Et pourtant, vous continuez à favoriser l'aristocratie, gronde la femme. Même un homme d'excellence comme Marc Sallemont a dû lutter des années pour être considéré à égalité ne serait-ce qu'avec le dernier des baronnets ! Et où est-il, maintenant, hein ?

Louis serre les poings sous la table pour se forcer à garder son calme. Une tâche que l'évocation de son ex-conseiller rend encore plus difficile.

Comment se fait-il que lui ait réussi à convaincre tant de gens qu'il était la solution à leurs problèmes ? Quelle était cette magie qui lui attirait toutes les sympathies ? Serait-il même capable de me le dire ?

Ces réflexions, il est contraint de les garder pour lui. Il ne doit pas perdre contenance, même si les propos de ses interlocuteurs se font virulents : il a conscience qu'ils guettent le moindre geste de colère de sa part pour le discréditer sitôt sortis du château. Alors, conservant une voix aussi posée que possible, il répond :

— Malheureusement, je l'ignore, tout comme vous. Pour ce qui est du reste, il me semble important de nous garder d'accusations non étayées par des statistiques précises. Si vous avez le sentiment que l'aristocratie manque à ses devoirs, il pourrait être bon de mener une enquête détaillée afin de déterminer si la réalité est conforme à la perception négative que vous en avez. N'oubliez pas que ce que vous voyez sur Réseau Royal est biaisé : les utilisateurs ont tendance à y documenter davantage les moments exceptionnels de leur vie plutôt que leurs occupations quotidiennes, plus banales.

Bon... Une enquête, cela n'engage à rien. Pourvu qu'ils s'en satisfont, cela me permettrait de gagner du temps.

— Qui nous garantira que cette investigation sera menée de manière objective ?

— Des rapporteurs indépendants pourront être désignés. Contrairement à ce que vous semblez croire, je ne cherche pas à protéger la noblesse à tout prix, mais à gouverner au mieux la France. S'il s'avère que l'aristocratie ne remplit pas son rôle social, il m'importe de le savoir afin de prendre les mesures adéquates.

Mesures que je ne pourrai pas décréter, au risque de me mettre à dos l'élite de ce pays... Enfin, avec un peu de chance, la seule perspective d'une enquête effraiera quelques nobles et leur rappellera de remplir avec un peu plus de sérieux leurs devoirs.

Hargneux, l'homme qui fait face à Louis lance :

— Vous cherchez à gagner du temps, mais jamais vous ne ferez quoi que ce soit contre vos précieux aristocrates, n'est-ce pas ?

La respiration du jeune roi se bloque.

Mais pour qui se prend-il ?

En même temps, il ne peut que reconnaître que son interlocuteur a raison : il a simplement exprimé dans des termes un peu plus abrupts ce que lui-même était en train de penser.

Il reste muet, incapable de trouver que rétorquer.

— Est-ce que vous vous rendez compte que pendant que vous mettez tout en œuvre pour protéger la noblesse, il y a des familles qui doivent compter leurs dépenses au centime de franc près et qui se retrouvent quand même à découvert dès le 10 du mois ? Des jeunes qui n'ont pas d'autre choix que de se contenter d'un seul repas par jour ? Des gens qui ont le corps cassé par le labeur mais qui sont contraints de se traîner au travail jusqu'à soixante-quatre ans et au-delà ? Pas besoin de mener une enquête là-dessus, c'est la réalité. C'est ça, le prix du système que vous défendez, et ce prix, *nous* devons le payer. Qu'est-ce que vous comptez faire pour y changer quoi que ce soit, hein, à part nous servir de belles paroles ?

— Arnaud, s'il te plaît.

C'est l'une des autres représentantes qui a interrompu l'intéressé : même elle semble s'être rendu compte qu'il est allé trop loin. Tendue, elle se tourne vers Louis en ajoutant :

— Je vous prie d'excuser l'écart de langage de mon camarade, Votre Majesté. Il se laisse facilement emporter... Soyez assuré que nous avons conscience de la main que vous nous avez tendue en nous permettant de vous exposer nos propositions.

Louis acquiesce sans rancune apparente, et la discussion reprend son cours pour une demi-heure encore.

C'est seulement lorsqu'il a pris congé des cinq hommes et femmes que, se retrouvant seul, il s'autorise un profond soupir. Cela fait plusieurs jours que des leaders d'opinion divers et variés défilent face à lui : Élias de Nantes, le duc de Bretagne, figure emblématique de la communauté LGBT ; Alix Terrier, déléguée générale des étudiants des universités de Paris ; Sami Benguesmia, recteur de la Grande Mosquée de Paris... Et bien d'autres encore. L'objectif ? Qu'ils affirment à ceux qui les écoutent que Louis a leur cause à cœur, et qu'il y a de l'espoir pour eux s'il reste sur le trône.

Tout cela pour les dissuader de rejoindre le mouvement de rébellion... Voire de le quitter, s'ils s'étaient déjà laissé séduire.

Mais le jeune roi ne se fait pas d'illusions. Il a conscience qu'il ne pourra jamais satisfaire pleinement tous ces gens : pour ne pas froisser d'autres acteurs dans le grand jeu politique, ou tout simplement parce que leurs revendications sont irréalistes. Il ne flanche pas, pourtant. Parce qu'il fait de son mieux. Parce qu'il s'en voudrait de ne pas essayer de redresser la situation. Parce qu'il n'est pas seul, aussi : derrière lui, ses ministres se donnent corps et âme pour l'épauler.

C'est la voie qu'il a décidé d'emprunter. Celle qui l'oblige à faire face à la vérité, même si elle est difficile à accepter.

Il se sert un verre d'eau tout en regardant sa montre. Il lui reste cinq minutes avant son prochain rendez-vous. L'avant-dernier de cette journée qui n'en finit pas. Fermant les yeux, il se force à se détendre et à se composer de nouveau un visage de souverain sûr de lui : le seul qu'il peut se permettre d'arborer en ces temps troublés.

CATARINA

— Vingt-trois mille likes sur ta dernière vidéo... Je suis tellement jalouse ! Moi, je n'ai dépassé les dix mille qu'une fois, et je n'ai jamais réussi à recommencer.

— Le plus important, c'est de comprendre l'algorithme de Réseau Royal pour le mettre à profit. Poster au pic de connexion de ton audience, optimiser ton accroche dans les trois premières secondes de ton contenu, réserver tes bonus de visibilité de statut pour les utiliser sur tes vidéos les plus virales... Quelques ajustements de stratégie, et je suis certaine que ton profil explosera lui aussi. Tu es la fille unique du duc de Fleury, évidemment que ta vie a le potentiel pour générer des vues !

Catarina fait tourner l'ombrelle argentée qui orne son thé glacé en soupirant. Être coincée là, à entendre des courtisans comparer leurs profils sur Réseau Royal alors qu'au même moment, entre les murs du château, Louis et ses ministres luttent pour rétablir la situation en France la frustre. Elle voudrait avoir une action concrète, se sentir utile. Mais non : elle est condamnée à sourire et à plaisanter comme si au-delà des grilles de Versailles, rien n'avait changé.

Je n'ai pas le choix : je ne peux pas accompagner Louis dans les rendez-vous qu'il enchaîne, ce serait mal perçu. Et nous avons convenu tous les deux que puisqu'il sera très pris par ces rencontres, ma présence auprès des nobles de sa cour lui permettra de garder un œil sur leur moral.

Elle espère que tout se passe bien pour lui, qu'il parvienne à tenir bon devant les membres de la Ligue des travailleurs auxquels il fait face en ce moment même, et qui sont probablement à l'affût de la moindre occasion pour le déstabiliser. En attendant, elle est là, assise sur l'un des bancs du bosquet de la Colonnade dans le jardin du palais, à faire mine d'être ravie de participer à cet après-midi musical ultra sélect organisé par Eugène de Bourgogne, un cousin de feu

François IV. Des coussins de soie colorés sont disposés un peu partout, des rafraîchissements sont servis par des valets en poste derrière une table couverte d'une nappe blanche, et un quatuor à cordes se produit sur une petite estrade – même si, comme toujours dans ce genre de divertissements, rares sont ceux qui écoutent vraiment les morceaux, la priorité des invités étant de nouer des discussions qui leur permettront d'élargir leur réseau et leur influence.

Elles sont si creuses... Je n'en peux plus.

Ne pouvant supporter d'entendre ses voisines un instant de plus, Catarina prétexte de vouloir piocher sur les présentoirs de douceurs pour s'en éloigner. Alba lui emboîte le pas ; il lui suffit d'échanger un regard avec elle pour comprendre qu'elle aussi est arrivée au bout de sa patience pour ces futilités. Prenant son bras, sa cousine se penche pour lui glisser à l'oreille :

— Quand je pense que pendant ce temps, Matthieu s'épuise chez Réseau Royal...

— Toi aussi, tu te sens un peu vaine ici, n'est-ce pas ?

Alba hoche la tête, avant de s'emparer d'un macaron à la fleur d'oranger.

— Au moins, dis-toi que la corporation des couturiers te bénit, Rina. Tu es la meilleure chose qui leur soit arrivée depuis des années.

L'infante roule des yeux. C'est vrai : depuis qu'elle a fait son retour à la cour les bras et le cou couverts afin de dissimuler ses cicatrices, de plus en plus d'aristocrates ont fait évoluer leur garde-robe pour l'imiter.

— Je voudrais pouvoir faire autre chose que de lancer des modes... soupire-t-elle.

— Un pas après l'autre. N'oublie pas qu'avant tout, tu dois te préoccuper de retrouver ta pleine santé.

— Si je l'ai perdue, c'est à cause d'Alfonso... J'aimerais au moins me dire que je lutte pour le mettre en échec.

— Tu es vivante : c'est une victoire permanente que tu remportes sur lui. Comment vas-tu, aujourd'hui ?

Catarina hausse les épaules.

— Je ne me plains pas.

Alba la dévisage avec circonspection.

— On sait toutes les deux que si tu l'as décidé, tu prétendras que tout va bien quelle que soit ta situation réelle, alors ça ne veut rien dire.

— Pas de nausée, pas de vertiges non plus si je prends garde à ne pas faire de mouvement brusque de la tête.

— Et les migraines ?

— J'ai un peu mal, mais ça va, ça reste sous contrôle.

— Ménage-toi, Rina. Vraiment. Je sais que prendre du repos te semble une capitulation intolérable, mais la cour se remettra de ton absence. Et puis, ce n'est pas comme si nous avions une action essentielle ici...

C'est au moins ça. Confinée dans ma chambre, j'étoufferais encore plus dans la culpabilité de ne pas en faire assez...

L'infante croque à son tour dans un macaron à la rose avant de lâcher :

— Raison de plus de ne pas t'inquiéter pour moi. Ce n'est pas ici que je risque de me fatiguer, tu en conviendras...

Mais alors qu'elle se compose de nouveau un visage impénétrable et repart en direction d'un autre groupe d'invités, elle peste intérieurement en réalisant que son pas n'est pas aussi assuré qu'elle le voudrait... Heureusement, à peine s'est-elle approchée de cette grappe de nobles qu'ils s'empressent de s'écarter pour lui ménager une place assise sur leurs bancs, ravis qu'elle leur accorde cette marque de faveur.

— Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés, lui dit le jeune homme à sa gauche. Je suis Benoît de Jarzé, le filleul de Pierre de Chantilly.

— Enchantée. Vous venez donc d'arriver à la cour ?

— D'y revenir seulement. J'ai passé plusieurs mois à celle d'Autriche. Versailles est magnifique, mais après y avoir passé toute